

Un cas de survivance de mots pré-indo-européens dans un dialecte alpin: les désignations valdôtaines du mélèze

1. INTRODUCTION

1.1. L'un des traits les plus fascinants du dialecte valdôtain est son inépuisable richesse en mots typiques, à l'étymon très ancien et souvent obscure, qui ne dérivent pas du latin et que même les linguistes les plus experts trouvent difficiles à expliquer. Ce sont des vestiges d'une langue morte, parlée par les peuplades habitant la Vallée avant la conquête romaine ; ils se sont gardés dans le dialecte valdôtain à cause de son caractère fort conservateur, qu'il partage avec d'autres dialectes alpins et avec la plupart des parlers montagnards en général (pensons aux Pyrénées, où le basque, langue pré-indo-européenne, s'est conservé jusqu'à nos jours !). Comme cet archaïsme lexical n'est pas exclusivement propre au valdôtain, mais il se retrouve autre part dans les Alpes, les linguistes germanophones ont même forgé un terme spécifique, *Alpenwörter*, pour indiquer les mots alpins «difficiles», d'origine prélatine.

1.2. Néanmoins, la recherche scientifique dans ce domaine ne décolla que relativement tard, surtout à cause d'une dichotomie trop nette entre les études indo-européennes et la philologie romane : d'un côté, les spécialistes des langues indo-européennes ont longtemps négligé les langues romanes, oubliant que ces dernières non seulement attestent des aspects intéressants du latin, exclus de la langue littéraire classique, mais aussi nous conservent de précieuses traces, pour ainsi dire fossilisées, des langues préromanes, en général mal connues ; de l'autre côté, les romanistes se retranchaient dans un silence prudent, en évitant de se prononcer sur l'étymologie des mots prélatins, et ils laissaient involontairement le champ libre à l'imagination des dilettantes. Enfin, un grand romaniste de l'école zurichoise, Jacob Jud, publia en 1911 un article célèbre, qui fit école, intitulé «Della storia delle parole lombardo-ladine»¹ où il rassembla de nombreux termes dialectaux alpins remontant en définitive aux langues préromanes. A l'intérieur du lexique alpin, Jud reconnut déjà l'existence de certains champs de recherche particulièrement prometteurs, surtout liés à la terre, à l'agriculture et à l'élevage.

A vrai dire, d'autres savants, tout en ne se rapportant pas spécifiquement aux dialectes alpins, avaient déjà préparé le terrain pour des recherches de ce type : on doit rappeler au moins Hugo Schuchardt, qui étudia le substrat préroman de l'aire

hispanique dans ses rapports avec le basque², et surtout le grand linguiste français Antoine Meillet, qui individua toute une série de mots grecs et latins d'origine pré-indo-européenne³.

Dans les décennies suivant l'article de Jud, les recherches sur le substrat pré-roman se poursuivirent avec d'heureux résultats soit en Italie soit à l'étranger, grâce à l'apport de nombreux linguistes ; pour n'en citer que quelques uns, on peut mentionner Norbert Jokl, Carlo Tagliavini, Carlo Battisti, Clemente Merlo, Vittorio Bertoldi, Benvenuto Terracini, Giovanni Alessio, Albert Dauzat, Giandomenico Serra, et particulièrement Johannes Hubschmid, aux ouvrages duquel les études dans ce domaine doivent beaucoup de reconnaissance. Naturellement, il faut encore rappeler un instrument indispensable pour tous ceux qui se dévouent à ce type de recherches, le grand *Französisches etymologisches Wörterbuch* par Walther von Wartburg, publié à partir de 1928.

1.3. Cependant, les ouvrages systématiques dédiés spécifiquement au substrat préroman, «salasse» du lexique valdôtain font encore défaut, abstraction faite du fondamental *Lessico etimologico del dialetto francoprovenzale di Valtournanche (Aosta)*⁴, de Clemente Merlo, un ouvrage méritoire qui aurait toutefois besoin de quelques intégrations et d'une mise à jour. Nous devons encore citer au moins le prof. Jules Brocherel, qui dédia à la «langue des Salasses» le premier chapitre de son intéressant volume, *Le patois et la langue française en Vallée d'Aoste* (Neuchâtel - Paris, 1952), où il indiqua un grand nombre de mots valdôtains jugés de souche «ligure», ainsi que des toponymes d'origine prélatine. Il faut quand même préciser que les opinions de Brocherel sur les relations entre le ligure et le celtique ne sont pas toujours plausibles à la lumière des études plus récentes.

Par conséquent, à part quelques exceptions, d'intéressantes hypothèses étymologiques concernant beaucoup de mots valdôtains sont encore éparées dans des revues spécialisées en linguistique, qui ne sont pas toujours accessibles au lecteur commun, ou dans des ouvrages de linguistique comparée, qui naturellement ne s'intéressent au dialecte valdôtain qu'en passant. Il y a donc une très grande quantité d'études de haute valeur scientifique que l'on peut mettre à profit, découvrant ainsi l'existence d'une catégorie de termes dialectaux d'une extrême antiquité et faisant lumière sur des aspects insoupçonnés de l'histoire linguistique du Val d'Aoste ancien.

2. LA QUESTION DU SUBSTRAT PRÉROMAN DANS LES ALPES OCCIDENTALES

2.1. Dans les dialectes franco-provençaux, comme dans toutes les langues romanes, on rencontre assez fréquemment des mots qui ne sont pas d'origine latine et qui, d'ailleurs, ne sont pas non plus d'emprunts aux langues avec lesquelles

ces populations ont été en contact à la fin de l'Antiquité et pendant le Moyen-Age (germanique, arabe, etc.). Il s'agit plutôt de mots dérivés des langues des peuples assujettis par les Romains, dans les Alpes et ailleurs. Voilà ce que l'on entend quand on parle de mots du *substrat*. A la suite d'évènements tels que les conquêtes militaires, les processus de colonisation, d'expansion économique et culturelle, il se produit assez souvent l'intégration de deux communautés linguistiques : il peut arriver que l'une soit si dominée par l'autre, du point de vue politique et culturel, qu'elle en adopte la langue ; cependant, la langue de la communauté soumise ne disparaît pas entièrement, mais elle laisse des vestiges, plus ou moins significatif, dans la langue «victorieuse», déterminant de cette manière une réaction de substrat. Dans l'histoire du latin vulgaire, les effets du substrat les plus nombreux se relèvent naturellement dans les provinces de l'Empire où la romanisation fut la plus profonde, comme la Gaule.

L'étude des phénomènes dus au substrat est certainement l'un des secteurs les plus fascinants de la philologie romane, mais aussi l'un des plus difficiles, les langues préromanes n'étant connues que dans une mesure fort limitée (excepté le grec, évidemment, auquel le latin s'est superposé en Sicile et dans l'Italie méridionale). Pour une langue aussi importante que le gaulois, nous n'avons pas



(Fonds Bérard - B.R.E.L.)

d'autres sources d'information que des inscriptions, découvertes en Italie septentrionale et dans la vallée du Rhône, des noms de personnes, des toponymes, et des gloses transmises par les auteurs classiques.

On peut toutefois affirmer que le latin s'est superposé généralement à des langues indo-européennes, comme justement le gaulois, qui avaient à leur tour assimilé plusieurs mots, ainsi que de nombreux toponymes, d'un substrat pré-indo-européen encore précédent : pour individuer des traces de ce stade linguistique originaire, il faut nécessairement partir d'une analyse comparative du lexique indo-européen, ce qui comporte des difficultés considérables, étant donné que les langues indo-européennes ne sont pas toutes également bien connues. Naturellement, le basque, la seule langue pré-indo-européenne encore vivante en Europe occidentale, joue un rôle de première importance : si un mot prélatin a de clairs équivalents en basque, il est vraisemblablement de souche pré-indo-européenne. Le sarde présente aussi beaucoup d'intérêt, puisque la Sardaigne a été indo-européanisée seulement par la colonisation romaine, et dans la langue sarde et dans la toponymie il est resté bien des traces de la langue méditerranéenne à laquelle le latin s'est directement superposé.

2.2. Au Val d'Aoste, le substrat préroman est naturellement constitué par la langue des Salasses, les braves habitants du Val d'Aoste antique. Malheureusement, nous n'avons pratiquement pas d'attestations directes de leur langue : les Salasses ne nous ont pas laissé d'inscriptions. De plus, les inscriptions latines valdôtaines attestent un nombre vraiment exigü de noms préromans⁵ et les historiens classiques n'ont pas transmis le nom d'un seul chef salasse. Même les monnaies dites des Salasses ne décèlent pas grand-chose au sujet de leur langue. D'autre part, à la lumière de la toponymie valdôtaine et des données fournies par l'historiographie antique, il est indubitable que les Salasses parlaient une variété locale du groupe linguistique celto-ligure. D'après Caton⁶, les Salasses, comme leurs voisins les Lepontii, qui vivaient plus à l'est, appartenaient au peuple des Taurisci (ou Taurini) ; ces derniers étaient considérés par Pline l'Ancien comme de souche ligure et par Polybe⁷ comme de souche gauloise. Effectivement, les Salasses formaient une ethnie mixte, puisque des conquérants gaulois (peut-être des Insubres) s'étaient brassés à la population indigène, de souche ligure : soit Pline, soit Polybe avaient donc partiellement raison. La pénétration gauloise dans la Vallée se produisit d'une manière assez graduelle, surtout au IV^e-III^e siècle av. J.-C. ; il y eut une sorte d'osmose entre les deux peuples, sans une coupure trop nette de la continuité culturelle. Les populations subalpines furent pourtant largement celtisées, non seulement du point de vue linguistique, mais aussi du point de vue culturel (par exemple, dans l'aire subalpine, à la suite de l'expansion celtique, on passe de la crémation à l'inhumation). Les découvertes archéologiques, telles que les armilles de type gaulois retrouvées au Val d'Aoste et dans le Canavais, confirment cette présence celtique dans l'ethnie salasse⁸.

Les habitants les plus anciens du Val d'Aoste appartenaient quand même au peuple ligure. Les origines de cette «gens antiqua», comme l'appelaient déjà les Latins, se perdent dans la nuit des temps et les Anciens eux-mêmes les trouvaient tout à fait obscures (cfr. Denis d'Halicarnasse, I, 10). Leur territoire était originellement fort vaste, comprenant : l'Italie du nord-ouest (au nord, au moins jusqu'au Canton Tessin ; à l'est, jusqu'à l'Adige, plus tard seulement jusqu'au Tessin) ; une grande partie de la France méridionale (on pourrait parler, comme le faisait J. Déchelette, d'une Ligurie Transalpine, comportant la Savoie, le Dauphiné et la Provence), avec des diramations en France septentrionale et même en Espagne (cfr. Thucydide, VI, 2, 2). Il existait un élément ligure aussi dans la population de la Corse. La colonie de Massilia (Marseille) fut fondée par les Grecs, autour de l'an 600 av. J.-C., dans le territoire des Ligures Salluvii ou Salyes, dont le nom est sans doute à rapprocher de celui des Salasses. Du point de vue archéologique, il ne semble pas qu'il y ait eu de grands déplacements de populations dans le territoire ligure, jusqu'à l'invasion des Celtes porteurs de la civilisation de La Tène (présente en Italie du nord depuis le 400 av. J.-C. environ, après quoi l'on devrait parler, plus correctement, de Celto-Ligures). A la suite de l'expansion celtique, le peuple ligure se trouva scindé en un groupe méridional, habitant les Alpes Maritimes et l'Apennin du nord-ouest jusqu'aux Monts Apuans, et un groupe septentrional, dont faisaient partie également les Salasses, occupant les Alpes occidentales⁹.

2.3. Evidemment, pour se faire une idée de la langue parlée par les Salasses, il est nécessaire de partir des connaissances que nous avons de la langue des autres tribus celto-ligures. Nous savons que les auteurs classiques distinguaient clairement les Ligures des Gaulois, soit pour leurs caractéristiques raciales (Strabon, II, 5, 28, p. 128 C), soit pour leur langue (Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, 7, 9). Il est difficile de se prononcer sur la nature de la langue ligure, à cause de l'exigüité de la documentation, limitée à un petit nombre de gloses expliquant des mots ou des noms propres¹⁰, à des mots ou à des noms propres tirés d'inscriptions celtiques ou latines, et à des inscriptions généralement fort brèves, le plus souvent à caractère funéraire et composées surtout de noms de personnes – qui notoirement n'aident pas beaucoup dans les recherches de ce type et peuvent même fourvoyer. Le groupe d'inscriptions le plus important, mais aussi le plus discuté, est celui des inscriptions «lépontiennes»¹¹, remontant à une date non antérieure au III^e - IV^e siècle av. J.-C., découvertes dans la zone des lacs lombards et piémontais et dans le Canton Tessin (Lac de Côme, Lac de Lugano, Lac Majeur et Lac d'Orta) et particulièrement à Ornavasso, un village situé sur le Lac d'Orta, dans la partie méridionale du Val d'Ossola. Les Lepontii étaient un ancien peuple alpin qui a probablement donné son nom au Val Leventina (Suisse) : Strabon (IV, 6, 8, 206 C) les classe parmi les Rhaeti, mais ils sont plutôt à considérer comme des Celto-Ligures étroitement apparentés aux Salasses et aux Taurini (cfr. Pline, III, 134). La langue

de leurs inscriptions, écrites dans un alphabet étrusque septentrional (alphabet «de Lugano»), qui confond les occlusives sonores avec les sourdes, se distingue aussi clairement du rhétique que du gaulois proprement dit. Il est vrai que l'on y observe une écrasante influence celtique, si bien qu'elles sont justement définies inscriptions celto-ligures (et non pas simplement ligures, malgré l'opinion de Pedersen), ce qui s'accorde parfaitement avec le caractère mixte de ces tribus dont parlent les auteurs classiques : un superstrat celtique superposé à un peuple de langue ligure.

Les inscriptions lépontiennes ont donné lieu à beaucoup de controverses : certains savants, comme Rhys et Danielsson, les ont considérées comme celtiques, tout court ; d'autres, comme Pauli, Herbig, Sommer et Hirt, se sont montrés plutôt hésitants dans leur jugement. Il est quand même parfaitement certain que J. Whatmough est fondé à distinguer, d'accord avec Kretschmer, Dottin et Pedersen, la langue des Lepontii du celtique pour plusieurs raisons : par exemple, le lépontique conserve régulièrement le *-m* final intacte, tandis que le gaulois le transforme en *-n* ; le traitement des labio-velaires indo-européennes semble aussi différent¹². Observons encore que l'absence de *f* distingue nettement le lépontique de l'italique. L'importance de ces inscriptions est grande, parce qu'elles nous attestent une langue probablement voisine de celle des Salasses, c'est-à-dire un ligure fortement celtisé.



(Fonds Bérard - B.R.E.L.)

Quant à l'origine de la langue ligure, les théories sont très nombreuses. Certains linguistes, surtout de l'école italienne, comme Giovanni Alessio, ont attribué cette langue purement et simplement à une couche linguistique méditerranéenne¹³ : à leur avis, l'indo-européanisation des Ligures n'aurait commencé qu'avec l'expansion celtique dans la vallée du Rhône et dans la plaine du Pô ; par suite, les nombreux éléments indo-européens que l'on relève dans le ligure seraient tous sans distinction de provenance celtique. Il faut reconnaître que cette position ne semble pas convaincante à la plupart des linguistes, y compris des savants du calibre de Alfredo Trombetti, Vittore Pisani et Johannes Hubschmid, qui, tout en admettant l'existence d'un «élément» méditerranéen dans le ligure, y distinguent également la présence d'une influence indo-européenne non celtique, surtout au sujet de la toponymie. Par exemple, certains noms de fleuves ligures sont évidemment de souche indo-européenne, comme *Porcobera*¹⁴, sans être toutefois ni celtiques, ni italiques.

Il est pourtant difficile d'établir s'il s'agit d'éléments indo-européens adventices, qui ne modifient pas la nature essentiellement pré-indo-européenne de la langue ligure (comme les éléments latins en basque, par exemple) ou si, au contraire, il faut considérer le ligure comme une véritable langue indo-européenne, au même titre que le latin et le celtique. En deuxième lieu, on se demande quelle est la provenance de ces éléments indo-européens préceltiques : s'agit-il simplement d'une influence illyrique ou vénéto-illyrique (opinion de J. Pokorny), ou doit-on supposer aussi l'existence d'une langue indo-européenne «anonyme» (opinion de P. Kretschmer) qui aurait influencé le «proto-ligure» pré-indo-européen, avec le vénétique¹⁵, le celtique, etc. ?

Ces problèmes n'ont malheureusement pas encore reçu de solution définitive ; il nous suffit de dire que, selon l'opinion presque générale, les Ligures n'étaient pas un peuple originairement indo-européen, mais ils furent influencés par une vague d'envahisseurs de langue indo-européenne provenant du nord ou de l'est, longtemps avant l'arrivée des Celtes¹⁶.

On aura noté que tous les linguistes sans exception admettent l'existence d'un substrat pré-indo-européen dans les Alpes Occidentales ; c'est là la nécessaire prémisses historique sur laquelle se fonde notre recherche. La discussion concerne seulement l'importance relative des éléments pré-indo-européen et indo-européen dans la langue ligure, et l'origine du second. La discussion a, dans une certaine mesure, un caractère terminologique : il s'agit en définitive d'établir s'il est correct d'employer le terme «ligure» pour indiquer ce substrat pré-indo-européen ; afin d'éviter toute possibilité d'équivoque, nous nous sommes quand même bornés à parler de substrat pré-indo-européen (ou méditerranéen) des Alpes occidentales, sans employer le terme «ligure», qui pourrait être ambigu.

2.4. Quant à la nature de ce substrat méditerranéen dans les Alpes Occiden-

tales, les opinions des savants divergent ; évidemment, il ne nous est pas possible d'analyser ici ce difficile problème dans les détails. D'après la théorie de Johannes Hubschmid, qui est sans doute la plus probable et certainement la mieux argumentée, on devrait distinguer (au moins) deux couches linguistiques pré-indo-européennes¹⁷. Le plus ancien des deux substrats, appelé par Hubschmid substrat «euro-africain», serait localisé dans la méditerranée occidentale, s'étendant à l'est jusqu'aux Alpes Occidentales et au Canton Tessin ; il se laisse reconnaître aussi en Afrique septentrionale. Il serait à mettre en rapport avec la culture mégalithique, qui a laissé des traces significatives en Europe occidentale, en Afrique du nord, dans les Iles Britanniques et même en Scandinavie. Plusieurs mots de ce substrat se sont conservés en Gaule, en Italie, en Espagne et en Sardaigne.

Le deuxième substrat pré-indo-européen, plus récent, qu'il appelle «hispano-caucasien» (cfr. le substrat «pyrénéen-caucasien» d'Alfredo Trombetti) serait au contraire d'origine orientale : il serait à mettre en rapport avec de vastes migrations de populations moyen-orientales, apparentées à l'ethnie caucasienne, vers la méditerranée occidentale, jusqu'en Ligurie (dans le sens ancien du terme) et en Espagne. Le basque serait donc, en dernière analyse, l'unique survivant en Europe de cette famille linguistique venue de l'est, qui s'est superposée au plus ancien substrat «euro-africain». Déjà Vittorio Bertoldi croyait qu'une langue de ce type était anciennement parlée aussi dans les Alpes : le nombre non négligeable des concordances lexicales entre les dialectes alpins et le basque ne fait qu'affermir cette hypothèse.

3. L'ÉTYMOLOGIE DES MOTS VALDÔTAINS *BRENVA* ET *BRENGA*

3.1. Après ces considérations préliminaires, indispensables pour «situer» le discours étymologique relatif au dialecte valdôtain du point de vue historique et méthodologique, nous allons analyser l'étymologie de deux mots valdôtains parmi les plus anciens et intéressants : il s'agit des noms valdôtains du mélèze, respectivement *brenva/brenga* et *large/larse*, selon les endroits. Ce n'est assurément pas par hasard que nous avons choisi de nous occuper d'abord de termes botaniques, puisque les noms de plantes sont l'une des catégories lexicales les plus conservatives, en toutes les langues. On ne doit point s'étonner que les langues romanes aient gardé plusieurs termes du substrat dans ce domaine, ainsi que l'avaient déjà fait le grec et le latin. En particulier, les noms des conifères ont généralement une origine fort reculée dans les dialectes alpins : même des termes déjà attestés dans le latin classique, comme *sap(p)inus* et *larix*, renferment en effet des racines pré-latines, même pré-indo-européennes. Les mots de formation moderne sont très rares dans ce champ lexical, tandis qu'ils sont plus nombreux pour les noms de fleurs, par exemple. Naturellement, ce sont les dialectes montagnards qui distin-

guent avec précision les différentes espèces de conifères, puisqu'elles sont des éléments familiers du paysage et qu'elles sont aussi une ressource économique considérable.

Le mot *brenva/brenga*, évidemment prélatin, est sans nul doute l'un des termes valdôtains les plus typiques. Déjà J. Jud, dans son célèbre article qui a ouvert la voie aux recherches sur le substrat préroman des Alpes, le déclarait d'origine obscure¹⁸. Ce mot n'est pas en usage dans toute la Vallée ; au Valdigne et au Val de La Thuile, on emploie un terme tout à fait différent : *large* à Courmayeur, à Pré-Saint-Didier, à La Salle et à La Thuile, *larse* à Villair de Morgex. Nous parlerons de ce terme ensuite. Il faut remarquer que le dialecte valdôtain n'emploie pas le mot *mélèze*, qui est lui-même de souche dauphinoise et donc franco-provençale.

Revenons donc à *brenva / brenga*, qui est le nom du mélèze de beaucoup le plus répandu dans la Vallée. La distribution complémentaire de ces deux formes dans le territoire valdôtain est assez complexe. La forme *brenva* prédomine dans le reste de la haute vallée en aval de Morgex (Avisé, Arvier, Introd), ainsi qu'au Valgrisenche, au Val de Rhêmes, au Valsavarenche, à Cogne, à Etroubles, à Saint-Oyen, à Oyace, et dans la Moyenne Vallée (Saint-Nicolas, Sarre, Charvensod, Quart, Saint-Marcel, Fénis, Chambave). On trouve au contraire *brenga* à Montjoivet, à Valtournenche (mais *brenva* réapparaît à La Magdeleine), à Challand, à Brusson et à Ayas, ainsi que dans les villages franco-provençaux du Vallais (Gaby, Fontainemore, Lilianes, Perloz). Finalement, dans la Basse Vallée, les deux formes coexistent : nous rencontrons *brenga* à Arnad, à Donnass (mais on dit *brenva* dans le hameau Vert de Donnass) et à Susey de Pont-Saint-Martin, tandis que l'on trouve *brenva* à Issogne, à Pontboset, à Champorcher, à Hône et à Champdepraz¹⁹.

Du point de vue étymologique, la coexistence de ces deux formes patoises ne pose pas de problèmes particuliers, puisque toutes les deux peuvent être rapportées à une identique forme originaire **brenwa*²⁰ (la lettre *w* indiquant une sémi-voyelle), dont dérivent aussi bien *brenva* (par la transformation de la sémi-voyelle *w* en une spirante) que *brenga*, laquelle présuppose nécessairement une forme antérieure **brenywa*, avec l'épenthèse d'un *y*. On doit reconnaître cette phase du développement phonétique du mot dans le toponyme *Brengetum*, attesté à Ivree en 1291²¹ (cfr. le valdôtain *brenvèy*, «bois de mélèzes»). De **brenywa* on est passé à *brenga*, avec l'effacement de la sémi-voyelle *w*, par un processus phonétique qui ne surprend pas en gallo-roman. Nous pouvons donc nous baser sur la forme reconstituée **brenwa* dans notre recherche étymologique, passant outre la différence entre les deux formes patoises.

3.2. Il faut d'abord remarquer que le suffixe *-wa* est attesté dans des noms de plantes en diverses langues indo-européennes, souvent (pas toujours) après des racines méditerranéennes : par exemple, en latin (*malva*, «mauve»), en grec

(σικύα, σεκύα, «courge») et surtout en gaulois (**betwa*, «bouleau»; **derwa* «chêne», qui survit en valdôtain sous la forme *darbé*, «petit sapin rabougri»; **arwa*, «arole»; et encore **ampwa*, «framboise»); nous rencontrons le même suffixe dans le ladin de l'Engadine (Canton des Grisons) dans le mot *uzúa*, «groseille».

En effet, une racine *bren-* est présente aussi dans les noms du mélèze du franco-provençal isérois, dans les villages les plus hauts : par ex. [*la brenzi*] à Tignes, [*la brenzi*] à Saint-Foy, [*brīzii*] dans la Tarentaise; on trouve des formes semblables aussi au Val de l'Orco: *brenze*, *brendže*. L'on peut expliquer la formation de ces mots de deux manières, d'après J. Hubschmid (loc. cit.): comme l'effet d'une palatalisation de la consonne *g* de *brenza*, ou comme un dérivé d'un hypothétique mot préroman **brénika*. Quant à la première hypothèse, on peut ajouter qu'un développement phonétique *gw* > *z* est attesté aussi en frioulan (par ex., *penž* < *pinguis*, *anzile* < *anguilla*, *lenže* < *lingua*), au Val Gardena et ailleurs. Cependant, en franco-provençal, le *w* est tombé, en règle générale, après l'époque de la palatalisation des vélaires, qui demeurent donc intactes en ce cas (*kw* > *k*, *gw* > *g*). Un développement phonétique du type **brenzwa* > *brenze* serait donc exceptionnel en franco-provençal.

Si l'on penche plutôt pour la deuxième hypothèse, qui est plus plausible encore du point de vue phonétique (dans les mêmes dialectes, *domñica* donne *dūminģi*, «dimanche»), il en résulterait que la racine **bren-* pouvait recevoir également un suffixe *-*ika*.

D'ailleurs, si nous jetons un coup d'œil sur les dialectes alpins hors du domaine franco-provençal, nous rencontrons bien des mots renfermant une racine semblable. On peut mentionner les formes de type *brīnčul* «genévrier», dans les dialectes du Val Anzasca, de l'Ossola, du Canton Tessin; *brīnkul* au Val Leventina (Canton Tessin) et *brinšet* au Val Verzasca. Bien que les suffixes et la signification de ces mots soient différents de ceux du valdôtain **brenwa*, leur connexion étymologique demeure fort vraisemblable.

Ajoutons encore le mot frioulan *brene*, indiquant le feuillage des arbres résineux, et *bréna*²², indiquant le pin de montagne.

Nous pouvons en conclure que des termes renfermant une racine *brin-* / *bren-* et indiquant de différentes conifères (mélèze, genévrier, pin, ...) sont attestés dans plusieurs dialectes romans de la zone alpine. Mais quelle est la souche de cette racine? Pouvons-nous considérer **brenwa* comme un mot de provenance indo-européenne?

3.3. Effectivement, une racine *brin-* est présente aussi dans plusieurs langues et dialectes slaves, y compris le slovène et le croate, limitrophes du frioulan. Le slovène connaît plusieurs mots dérivés de cette racine: *brin*, *brina*, *brančīn*, *brančūr* (qui nous rappelle le tessinois *brīnkul*), tous signifiant «genévrier» (*brina*

brančúr (qui nous rappelle le tessinois *brínkul*), tous signifiant «génévrier» (*brina* peut aussi indiquer l'épicéa). Le tchèque aussi connaît cette racine, puisque le nom tchèque du mélèze est, selon les dialectes, *brim*, *brin*, etc. La même langue possède également un dérivé *břienka*, attesté dans le vieux tchèque et indiquant le génévrier ; l'on rencontre le mot *brzym* aussi en polonais. Cependant, il ne s'agit nullement d'une racine originairement slave ou indo-européenne. En théorie, on pourrait supposer que le frioulan ait emprunté cette racine au slovène limitrophe, mais cette hypothèse est à rejeter surtout pour des raisons d'ordre phonétique²³ ; on doit plutôt penser que soit les dialectes alpins, soit certaines langues slaves ont hérité la racine en question d'une langue morte, respectivement préromane et pré-slave, c'est-à-dire du substrat pré-indo-européen.

Au contraire, une connexion de **brenwa* et des mots franco-provençaux affins avec l'albanais *breth*, *bre*, *bredh*, «sapin pectiné» semble fort douteuse, parce que le mot albanais ne présente pas la moindre trace de nasale²⁴. Ce remarque est valable aussi pour le roumain *brad*, «pin sylvestre», qui est évidemment apparenté à l'albanais *bredh* - mais non pas à **brenwa*.

Une autre hypothèse étymologique peu convaincante fut proposée par un linguiste qui d'autre part fait autorité, Giovanni Alessio. D'après lui, *brenva* serait apparentée au frioulan *barancli*, «génévrier» ; *barancli di mont*, «pin de montagne» ; Val di Fassa (Trentin) *baranchies*, «pin de montagne», etc. On devrait supposer un étymon **b(a)renca* «mélèze», renfermant une racine méditerranéenne **parra* «roche» et un suffixe typique du substrat «ligure», **-enca*, que l'on observe également dans le mot **baranca* «ravin», attesté dans une aire fort vaste. Par une curieuse évolution sémantique, le terme **bar(r)anca*, désignant une réalité géologique, aurait donc fini par indiquer de différentes espèces de conifères, c'est-à-dire «les plantes qui poussent sur les précipices»²⁵.

Nous devons faire deux remarques au sujet de cette hypothèse. En premier lieu, les mots valdôtains *brenva* et *brennga* exigent un étymon **brenwa* et non pas **brenca* ; également les formes du type *brenze* dérivent tout au plus d'un étymon **brénika*. Par conséquent, la présence d'un suffixe méditerranéen *-enca* dans ces mots est exclue. En deuxième lieu, sans entrer dans des questions d'étymologie rhéto-romane qui ne sont pas de notre ressort, nous devons quand même remarquer que la connexion de *barancli* avec *barranca*, «ravin», acceptée par V. Bertoldi et remontant en définitive à J. Jud, n'est pas exempte de critique. Il semble préférable de supposer, pour *barancli*, une dérivation du gaulois **barros*, «touffe, buisson, etc.», abondamment attesté en Italie aussi, y compris en frioulan, et ayant des équivalents en d'autres langues indo-européennes. Effectivement, le *pinus mugus* est un arbuste boissonneux, typique des Alpes.

3.4. Attendu qu'il n'existe pas de connexions convaincantes du valdôtain **brenwa* avec des racines indo-européennes, ce mot doit être attribué au substrat

remarquable, propre au fond autochtone de la langue des Salasses, antérieur non seulement à la romanisation, mais aussi à l'expansion celtique au Val d'Aoste (III^e-IV^e siècle av. J.-C.).

Pour autant que je sache, **brenwa* n'a pas d'équivalents en basque ; mais le grec Πρῖνος, «yeuse», «chêne écarlat», qui ne semble absolument pas de souche indo-européenne²⁶, contient probablement la même racine que **brenwa*. Václav Machek a supposé l'existence d'un lien entre ce mot préhellénique et la famille lexicale slave dont nous avons déjà parlé, mais il n'a pas mentionné ses équivalents romans. Machek remarquait aussi que la forme et la signification originaires du mot se sont conservées seulement dans les régions slaves où le mélèze est autochtone (le plateau entre la Bohême et la Moravie, ainsi que la Moravie du sud-ouest), tandis que les Slaves méridionaux ont reporté le même nom au genévrier et à l'épicéa²⁷. De même, les Grecs, n'ayant connu l'yeuse que dans les Balkans, lui ont naturellement reporté cette racine, d'autant plus que le mélèze ne poussait pas du tout en Grèce. Par contre, le franco-provençal, et surtout le valdôtain, ont gardé la signification «mélèze».

La différente consonne initial du grec Πρῖνος, peut aussi s'expliquer assez facilement, parce que l'échange consonantique *p- / b-* est décelable dans plusieurs mots du substrat méditerranéen (cfr. le latin *lepus* «lièvre» et le ligurien massiliote λεβηρίς, «lapin»). Et nous avons déjà noté que le suffixe **-wa* est typique des noms de plantes du substrat méditerranéen, de même que le suffixe *-úr* du slovène *brančúr*. En effet, une caractéristique importante des langues méditerranéennes, visible encore aujourd'hui en basque, était une grande variété de suffixes interchangeable.

On pourrait objecter que la signification du grec Πρῖνος, «yeuse», «chêne écarlat», est trop différente de celle du valdôtain **brenwa*. Il ne s'agit pas d'une objection décisive : par exemple, on pourrait bien citer le vieux haut allemand *föhra* «chêne», qui a fini par indiquer le sapin en allemand moderne. L'on relève assez souvent de curieuses transformations sémantiques quand il s'agit de noms de plantes, aussi parce que la terminologie botanique des Anciens était parfois d'une imprécision surprenante (le latin classique avait même un seul mot pour indiquer la feuille et le pétale!). Dans la recherche étymologique, la plus grande précision est requise du point de vue phonétique, pour ne pas commettre de bévues à cause d'une assonance trompeuse ; mais en ce qui concerne les questions sémantiques, il faut faire preuve d'une raisonnable tolérance : aucune évolution sémantique ne peut être exclue a priori, pourvu qu'il y en ait des exemples solidement attestés en d'autres langues. Dans la comparaison, la forme a toujours la priorité sur le signifié : si deux formes se correspondent à la perfection, cela peut contrebalancer leur divergence sémantique, mais le contraire n'est pas vrai.

4. L'ÉTYMOLOGIE DE *LARGE* ET *LARSE*

4.1 A côté de *brenva* et *brenga*, au Val d'Aoste sont en usage les mots *large* à Courmayeur, à Pré-Saint-Didier, à La Salle et à La Thuile, *larse* à Villair de Morgex²⁸. Dans le dialecte d'Aoste aussi, l'on appelle *lase* la résine de mélèze, bien que le mélèze lui-même s'y appelle *brenva* (cfr. le dictionnaire de Cerlogne). Il est intéressant de remarquer que déjà dans l'Antiquité l'on employait *larix* pour indiquer la «térébenthine de Venise» qui est extraite du mélèze. Rappelons encore : *lajīa* à La Salle, *la lajæra* à La Thuile, *la lãz* à Valsavarenche, *la lardza* à Brusson, *la lārhi* à Saint-Marcel, *la lāē* à Valtournenche, *la l rdè* à Arnad, *lāris* à Gaby, etc.²⁹.

En outre, les dérivés de *larīce(m)* (*larix*), qui est l'étymon de tous ces termes patois, sont présents, comme désignations du mélèze, dans plusieurs dialectes franco-provençaux³⁰. On les rencontre dans le Vaud (par ex., à Gros de Vaud *arz*, avec déglutination de *l-* initial, pris pour un article), dans le Valais (par ex., à Héremence, *laž*), en Savoie, où *largie* est attesté déjà en 1645, et encore à Genève (*lārgē*). Dans le français classique, sont présentes aussi les formes *larege* (*Dictionnaire royale* de Pomey, 1715) et *larèze* (enregistré chez Cotgrave, en 1611, et chez Oudin, en 1660), où l'on observe le déplacement de l'accent sur la pénultième, un fait typique dans les proparoxytons latins, en dialecte dauphinois.

Même une forme *larice* est attestée en vieux français, déjà dans les *Fet des Romans*, un texte de 1213. Aujourd'hui, au contraire, c'est *mélèze* qui prévaut en français, sauf dans quelques dialectes locaux (par ex., *lari* en wallon, à Mons, Belgique). *Mélèze* est également un terme de souche franco-provençale, voisin du provençal *melze*.

Outre qu'en franco-provençal, le mot *larix* ne s'est guère conservé que dans les langues rhéto-romanes (frioulan *lāriš*, Engadine septentrionale *larš*, etc.) et en italien, y compris plusieurs dialectes³¹. Le Piémont se distingue pourtant du reste de l'Italie, puisqu'il présente aussi des termes du type *malëzzo* (et même *brengola*, dans certains dialectes canavaisans)³². C'est également aux dialectes romans alpins que les Allemands ont emprunté ce mot : l'ancien haut allemand *lērīcha*, *lerchbom*, aujourd'hui *Lärche* et *larch* dans le Tyrol. Rappelons surtout les formes walser employées au Val d'Aoste : à Gressoney on dit *De lérch*, *lércha*, à Issime *Da liarch*, *D'liarcha*.

4.2. Quelle est donc l'origine du mot *larix*? Les Romains l'ont-ils emprunté aux populations alpines indigènes, comme les Salasses, ou s'agit-il au contraire d'un mot de souche latine exporté par les dominateurs dans les Alpes ?

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que, dans l'Antiquité, le mélèze prenait racine seulement dans les Alpes (et dans les Carpathes), mais non pas dans les Apennins : même actuellement, le mélèze n'y pousse que sporadiquement et seu-

lement s'il est cultivé. Ce n'est pas par hasard que ce mot fait son apparition en latin assez tard, chez Vitruve, un auteur qui écrit à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. Egalement, dans la Grèce proprement dite, le mélèze ne poussait pas du tout, si bien que le grec plus ancien n'a pas de mot pour l'indiquer (λάριξ est simplement un emprunt au latin).

L'existence d'un «cognomen» romain *Lariscolus*, attesté au I^{er} siècle av. J.-C., ne démontre nullement une présence plus ancienne du mot en latin, contrairement à l'hypothèse de J. Whatmough³³, parce qu'une dérivation de *Lariscolus* de *larix* est tout à fait invraisemblable (tout au plus, on aurait une forme *Lari(ci)colus*). En outre, c'est une hypothèse purement gratuite que de considérer *larix* comme un terme originairement latin, qui aurait indiqué n'importe quel type de bois dur employé comme matériel de construction³⁴.

Selon toute probabilité, *larix* est donc un mot de provenance alpine. Il faut en tenir compte en jugeant les différentes reconstructions étymologiques qui ont été proposées. Whitley Stokes a essayé en vain de mettre *larix* en rapport avec le celtique **darik*, «chêne» (irlandais *dair*, génitif *darach*)³⁵, mais sans réussir à expliquer de façon satisfaisante la présence d'un *l*- initial au lieu de *d*-. On a pensé à un phénomène de lambdacisme qui est considéré comme typique du dialecte sabin, dont le latin a tiré plusieurs mots (*lingua* au lieu de *dingua*, *lacruma* «larme» au lieu de *dacruma*, *solium* à côté de *sedere*, etc.); mais le mélèze ne poussait pas du tout dans le territoire sabin et le mot en question n'est pas attesté avant le siècle d'Auguste. On ne peut pas ignorer le précis témoignage de Vitruve (2, 9, 14-16), qui nous dit que le bois de mélèze (dont il vante la résistance à la pourriture, au ver du bois et même au feu) était connu dans l'Italie septentrionale : ce bois était transporté au long du Pô jusqu'aux villes côtières de l'Adriatique³⁶. Les Romains apprirent ensuite à l'employer pour bâtir des ponts en Rhétie (une région alpine), comme nous dit Pline l'Ancien (*Naturalis Historia*, 16, 190 ; 16,45). Attendu que cet arbre manquait au sud du Pô, il ne peut s'agir d'un mot emprunté aux Sabins, mais d'un mot originaire des Alpes. On doit aussi rappeler un passage de Dioscoride (I, 71), où il affirme explicitement que le mot λάριξ, *larix*, appartenait à la langue locale de la Gaule subalpine.

4.3. Un autre savant, Joseph Brüch, s'est efforcé d'expliquer la présence du *l*-, par un improbable croisement de **darix* avec un mot celtique **larek*, «jument», dû à une métaphore (ou plutôt à une catachrèse) du type «jument» = «poutre de pont» : en effet, en vieux français, le mot *poutre* signifiait originairement «pouliche», mais ce n'est pas du tout un argument décisif à l'appui de cette curieuse hypothèse. Non moins douteuse est la deuxième conjecture de Brüch, selon laquelle **darix* serait devenu *larix* sous l'influence du latin *lacrima*, dans la fréquente locution *lacrima laricis*, indiquant la résine de mélèze³⁷. Cette hypothèse a reçu un accueil généralement défavorable - ce qui était à prévoir³⁸. C'est le cas de pré-

ciser qu'il n'est pas possible de se référer à *mélèze* (< *melīce(m)*), pour soutenir cette étymologie, puisque le mot **melix* n'a rien à voir avec le latin *mel*, «miel», mais dérive d'une racine typiquement indo-européenne **mel-*, attestée dans plusieurs langues (cfr. le roumain *molitf*, «mélèze» dans les Carpathes)³⁹.

D'autres hypothèses encore ont été énoncées pour mettre *larix* en rapport avec des racines indo-européennes, mais elles ne peuvent pas non plus se concilier avec les données de l'histoire du mot.

Evald Lidén supposait l'existence d'une forme antérieure **lasik-*, tirée d'une racine **las-*, à rapprocher de l'arménien *last* «radeau, bateau; banc, lit de planches», lituanien *lazdà* «bâton, noisetier», albanais *l'aiḑ-ī*, «noisetier», etc.⁴⁰. On a même imaginé un lien avec des noms slaves de plantes comme **lěska*, «noisetier»⁴¹. Ces conjectures sont mal fondées, parce que le mot *larix* n'est attesté que longtemps après l'époque du rhotacisme en latin. En d'autres termes, on n'est pas autorisé à penser que le *-r-* de *larix* dérive d'un **s* plus ancien (ajoutons que le *-s-* intervocalique se conserve en figure: *asia*, *Vesulus*). Cela vaut également contre l'hypothèse de Hans Reichelt⁴², qui se réfère au vieux bulgare *lěsu*, «forêt» et pense à une forme originaire **l sik* ou à un illyrique **losik-*.

4.4. Le mot *larix* est donc un autre «Alpenwort», un lexème dérivé du substrat préroman des Alpes, et il est autochtone depuis la Savoie jusqu'aux Alpes orientales. C'était déjà l'opinion de J. Jud et de A. Walde et J. Pokorny. Ettmayer, B. Terracini et G. Devoto adfirmant plus précisément qu'il s'agit d'un mot pré-indo-européen. En effet, les noms de plantes latins et grecs terminés par *-x* très souvent ne se laissent pas ramener à des racines indo-européennes. Citons les latins *filix*, «fougère»; *carex*, «laîche»; *ilex*, «chêne vert, yeuse»; *frutex*, «arbrisseau»; *rumex*, «oseille»; *calabrix*, probablement «aubépine»; *sentix*, «broussailles»; *ulex*, probablement, «la bruyère», etc. De même, en grec des termes comme δόναξ, «canne», ou θριῖδαξ, «laitue», ne sont pas de souche indo-européenne. On peut raisonnablement supposer que *larix* aussi doit être ajouté à cette série.

Alessio propose de mettre *larix* en rapport avec le basque *ler* ou *leher* (mais notons que le *r* est géminé au pluriel, *lerrak*) indiquant aussi une conifère, l'épicéa commun ou «sapin rouge»⁴⁴. Si ce rapprochement est correct, nous découvririons une intéressante correspondance entre le substrat alpin et le basque. En effet, plusieurs noms de pinacées proviennent du substrat pré-indo-européen, en latin et en grec: c'est le cas, par exemple, du cyprès (*cupressus*, κυπαρισσός), du sapin (*sap(p)īnus*, *abies*), etc.

Alessio suppose de plus, sans beaucoup argumenter sa thèse, que la même racine soit la base du nom des îles de *Lérins*, au sud de Cannes (appelées anciennement *Lero*, *Lerina*, Λήρων), fameuses pour leurs beaux sapins (Pline, *Naturalis Historia*, III, 79), ainsi que du nom de la ville d'Hérault, *l'Héras* tiré de *Lerate*. A son avis, le nom de l'ancienne divinité aquitaine *Mars Lerennus* ou *Leherennus*



(Fonds Bérard - B.R.E.L.)

pourrait également renfermer la même racine – ce qui démontrerait sa présence en Gaule antérieurement à la romanisation – suivie d’un suffixe *-enn-*, typiquement méditerranéen.

Cependant, l’affinité de *larix* avec le basque *ler* ne peut être tenue pour certaine : en effet, il n’y a pas la moindre trace de mots du substrat tirés de la même racine dans tout le vaste territoire depuis les Pyrénées jusqu’aux Alpes savoyardes (J. Hubschmid remarque que, dans les Alpes maritimes, on emploie les dérivés de **melix*, non pas *larix*)⁴⁵.

En tout cas, l’origine pré-indo-européenne de *larix* peut se considérer comme établie. Nous pouvons donc le joindre à *brenva*, comme un précieux vestige de la plus ancienne langue des Salasses, qui s’est heureusement conservé dans le parler des montagnards valdôtains, surmontant soit l’expansion celtique, soit la colonisation romaine. D’ailleurs, il est bien naturel que la dénomination de cet arbre si typiquement alpin, le mélèze, provient du fond autochtone du dialecte, et non pas des langues des conquérants.

5. Naturellement, les noms valdôtains du mélèze ne sont qu’un petit exemple des termes fort anciens que le patois a hérité du passé : une recherche attentive,

conduite avec rigueur scientifique, nous permettrait de découvrir d'autres traces significatives laissées par les Salasses dans la langue du Val d'Aoste. Il s'agit d'une recherche qu'il vaut bien la peine de faire : s'il est vrai que, comme observait Alain Rey, «nous appartenons au langage bien plus qu'il ne nous appartient», les découvertes dans le champ de l'histoire linguistique sont aussi révélatrices que les fouilles archéologiques. Dans les deux cas, c'est un élément de notre identité, dont on ignorait l'existence, qui remonte à la surface et ouvre une fenêtre sur notre passé.

Je remercie bien vivement M. Alexis BÉTEMPS et M. Saverio FAVRE de leur collaboration à la réalisation de cet article.

Luca Maglione

NOTES

¹ Paru dans le *Bulletin de dialectologie romane*, tome III, 1911, pp. 1-18, 63-86.

² *Zeitschrift für romanische Philologie*, 23, 1899, pp. 174-200.

³ *Linguistique historique et linguistique générale*, I, Paris, 1921, pp. 301 sqq.; *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 3^e éd., Paris, 1930, pp. 63 sqq.

⁴ Paru par fascicules dans la revue *Italia dialettale*, et complété après la mort de l'auteur. Voir la bibliographie.

⁵ Cfr. Antonina Maria Cavallaro, Gerold Walser, *Inscriptions de Augusta Praetoria*, Aoste, 1988.

⁶ Chez Pline, *Naturalis Historia*, III, 123.

⁷ III, 60, 8-11.

⁸ Voir surtout : Pietro Ramella, *Archeologia in Piemonte e Valle d'Aosta*, II^e édition, Ivrea, 1986.

⁹ A cause du morcellement géographique et de leur organisation tribale, les Ligures n'atteignirent jamais la moindre unité politique. Les sources classiques nous ont transmis les noms des nombreuses tribus (celto) – ligures qui habitaient l'aire subalpine dans l'Antiquité. Parmi les plus voisines des Salasses, citons les Lepontii, au Val d'Ossola et plus à l'est jusqu'au Canton Tessin ; les Taurini, au Val de Suse jusqu'au débouché de la Doire Ripaire dans le Pô ; les Libici dans la zone de Verceil et les Vertacomori dans le Novarois. Plus à l'est encore, en Lombardie centrale et occidentale, vivaient les Insubres, l'une des tribus gauloises les plus puissantes et redoutables.

¹⁰ Parmi les gloses d'attestation la plus sûre, rappelons au moins : *asia*, «seigle» (dans la langue des Taurini, d'après Pline, 18, 141) ; *Bodincus*, Βόδεγκος, le nom du Pô dans son cours supérieur (Pline, III, 122 ; Polybe, II, 16, 12) ; σιγγύβνης, «camelot» (Hérodote, V, 9) ; λεβηρίς «lapin» (à Marseille, d'après Strabon, III, 2, 6).

¹¹ Au sujet de ces inscriptions, voir avant tout : Joshua Whatmough, *The Prae-Italic Dialects of Italy*, vol. II^e, London, 1933, pp. 65-120. Voir aussi : Benvenuto Terracini, *Enciclopedia Italiana*, XXI, 122.

¹² op. cit., pp. 68-70.

¹³ Cfr., par exemple, son article «Problemi di toponomastica ligure» dans les *Rendiconti del convegno di studi apuani*, Carrara, 1956, à page 17.

¹⁴ Le thème *porco-*, indiquant peut-être le perche ou le saumon (cfr. l'irlandais *orc*), ne peut se considérer comme celtique, à cause de la conservation du *p-*. *Ber-* remonte vraisemblablement à l'indo-européen **bher-* «porter» (le nom signifie donc «le torrent riche en perches»).

¹⁵ Le vénétique était une langue indo-européenne à part, très proche de l'italique, et non pas un dialecte illyrique comme on croyait précédemment. Il nous est connu grâce à quelque 275 inscriptions. Cfr. Oswald Szemerényi, *Introduzione alla linguistica indoeuropea*, Milano, 1985, p. 31.

¹⁶ On peut utilement consulter, entre autres, l'étude de Ulrich Scholl, *Die Sprachen der vorkeltischen Indogermanen Hispaniens und das Keltiberische*, Wiesbaden, 1959, pp. 17-18; et surtout Johannes Hubschmid, *Mediterrane Substrate*, Bern, 1960 et *Die asko- Suffixe und das Problem des Ligurischen*, Paris, 1969, surtout à partir de la page 147, où l'on trouvera une discussion détaillée de l'origine du suffixe toponymique *-asco-/ -usco-* et une analyse approfondie du problème de la langue ligure, ainsi que de riches indications bibliographiques.

¹⁷ Voir J. Hubschmid, *Sardische Studien*, Bern, 1953, pp. 89-93 ; *Mediterrane Substrate*, surtout le VI^e chapitre, pp. 80-84.

¹⁸ *Bulletin de dialectologie romane*, III, 1911, p. 66, note 2.

¹⁹ Cfr. : Ivo Lavoyer, *Glossologie et Flore des Alpes*, Aoste, 1994, pp. 347-348. Nous avons en outre pu consulter, au B.R.E.L., les fiches de l'Atlas du patois valdôtain.

²⁰ Cfr. J. Hubschmid, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 66, p. 18.

²¹ *Biblioteca della Società storica subalpina*, 6, 168 : *Alpium de Brengueto*.

²² Il n'est pas exclu que le frioulan *bréna* dérive d'une forme antérieure **brenwa*, identique au mot valdôtain, si l'on pense que le mot proto-roman **jēnua*, «porte», donne pour résultat *gēna*, «enclos», en ladin. Cfr. J. Hubschmid, loc. cit.

²³ Le *i* slovène se maintient tel quel en frioulan, dans les emprunts (cfr. J. Hubschmid, op. cit., p. 17) ; on s'attendrait donc à une forme **brina*, non pas *bréna*.

²⁴ Selon Biasutti, ce mot albanais peut indiquer également le mélèze. Voir Norbert Jokl, «Beiträge zur albanesischen Grammatik», pp. 208-210, *Indogermanische Forschungen*, 30, 1912 ; d'autres étymologies aussi ont été proposées pour *breth*. Cfr. aussi Efrem Çabei, «Mundartliches aus Italien», *Glotta*, 25, 1936, p. 57, en note. En résumé : il faudrait partir d'une forme **bras-dh*, renfermant une racine indo-européenne signifiant «pointe, aiguille, etc.» (cfr. le suédois *barr*, «aiguille de conifère») ; il y aurait donc eu, en albanais, un développement sémantique de «aiguilles de conifères» à «sapin», qui est plausible et ne manque pas de parallèles dans d'autres langues indo-européennes. Mais la formation de **brenwa* est trop différente pour que l'on puisse la relier à la racine de *breth*.

²⁵ Cfr. Giovanni Alessio, «La base preindoeuropea **parra* “roccia”», *Bollettino della società filologica friulana. Cefastu ?*, 13, 1937, pp. 89-90. G. Pedrotti - V. Bertoldi, *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica presi in esame dal punto di vista della botanica, della linguistica e del folklore*, Trento, 1930. Pourtant la thèse d'Alessio ne manque point de défenseurs : cfr. Johannes Kramer, *Etymologisches Wörterbuch der Dolomitenladinischen*, tome I^{er} (A-B), Hamburg, 1988, p. 227. Nous ajoutons enfin qu'une connexion de *barancli* avec le slave *borŭ*, «sapin», par l'illyrique, est à rejeter (cfr. J. Hubschmid, «Vorrom. -anko in Appellativen und Namen», *Revue internationale d'onomastique*, 11, 1959, p. 263 et note 33).

²⁶ L'hypothèse d'Albert Carnoy (cfr. *Dictionnaire étymologique du proto-indo-européen*, Louvain, 1955, p. 56), qui le rattache à la racine indo-européenne *bhrei-, «piqueur», n'est point convaincante. Carnoy a pourtant raison de rapprocher Πῑρῑνός du toponyme Πῑρῑνάσσος, en Carie, Asie Mineure (*Beiträge zur Namenforschung*, 10, 122) mais cela ne fait que confirmer l'origine méditerranéenne du mot. Ajoutons que K. Moszynski a supposé l'existence d'un lien entre des mots slaves du type *brim*, etc. et le vieux haut allemand *brimma* «genêt épineux» : cfr. J. Hubschmid, *Mediterrane Substrate*, p. 61.

²⁷ Voir : Václav Machek, «Quelques noms slaves de plantes», *Lingua posnaniensis*, II, 1950, p. 155 ; J. Hubschmid, op. cit., p. 61.

²⁸ Cfr. le volume d'Ivo Lavoyer, *Glossologie et Flore des Alpes*, p. 347.

²⁹ Voir aussi la carte de l' AIS, 568 Cp., «*Lärchenhartz*» ; cfr. 143 Ala di Stura (TO) *la larzi*, 131 Noasca (TO) *la lazer*, etc.

³⁰ Cfr. W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, s.v.

³¹ L'espagnol *alerce*, le catalan *alers*, «mélèze», ne dérivent pas du latin, mais de l'arabe *arza*, «pinus cedrus». Cfr. Meyer-Lübke, s.v.

³² D'après l' AIS, on trouve des formes telles que *lu merze* à Pietraporzio CN (170) et *le mélzér* à Pontechianale CN (160). AIS 133 Vico Canavese (TO) : *bréyngula*. Il y a encore un autre mot indiquant le mélèze dans une partie des Alpes dauphinoises et piémontaises, *bletoun* à Briançon, *blđtō* à Mont-genève, AIS 510 Sauze di Cesana (TO) *lu blatú(n)*, etc. Apparenté au provençal *bleto* «bourgeon», ce terme est de souche gauloise et dérive de la racine indo-européenne *bhel- «bourgeonner». La signification «mélèze» n'est pas du tout originaire. Dans le reste du Piémont, prévalent les dérivés de *larix*, comme en Lombardie. Cfr. aussi J. Hubschmid, *Alpenwörter*.

³³ *Indogermanische Forschungen*, 44, 1927, pp. 153-55. Cfr. A. Walde - J.B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, I^{er} volume, p. 766. *Lariscolus* est probablement un nom d'origine étrusque (cfr. l'étrusque *larθ*, *lars*, *laris*, latin *Larisius*, etc.). La dérivation de *corniscas* de *cornix*, sur laquelle Whatmough appuie sa thèse, est également douteuse.

³⁴ Il est vrai que Pline l'Ancien, dans quelques passages empruntés au philosophe grec Theophraste, emploie le mot *larix* pour traduire le grec πῑρῑκη, un terme à la signification plutôt imprécise, désignant diverses espèces de pin : pin pignon, pin parasol, etc. Voir : J. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, s.v. Nous avons déjà noté que la terminologie botanique des langues classiques était souvent très indéterminée ; mais dans ce cas, on doit plutôt penser à une traduction peu exacte de l'original grec par Pline, puisque le mot *larix* dans les auteurs classiques indique exclusivement le mélèze. Les textes de Vitruve dissipent tout doute qui pourrait venir à cet égard.

³⁵ *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 9, 1885, p. 88. Le latin ignore le mot indo-européen indiquant l'«arbre» en général, qui est au contraire conservé, outre qu'en celtique, en grec (δῑρῑ, δῑρῑς), en vieux slave (*drěvo*), en germanique (*trē*), etc.

³⁶ «*larix ... non est nota nisi is municipibus qui sunt circa ripam fluminis Padi et litora maris Hadriani ... divus Caesar cum exercitum habuisset circa Alpes imperavissetque municipiis praestare commeatus, ibique esset castellum munitum, quod vocaretur Larignum ... tunc ei demonstraverunt eas arbores quarum in his locis maximae sunt copiae, et ideo ut id castellum Larignum ita materies larigna est appellata. Haec autem par Padum Ravennam deportatum*».

³⁷ *Indogermanische Forschungen*, 41, 1923, pp. 377-79.

³⁸ Cfr. *Glotta*, 14, p. 271 et W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, s.v. *larix*. Plus favorable est l'opinion de Walde-Hoffman, en ce qui concerne un lien avec

lacrima dû à un processus d'étymologie populaire. Du même avis est A. Carnoy, *Dictionnaire étymologique du proto-indo-européen*, Louvain, 1955, p. 124.

³⁹ Cfr. J. Hubschmid, *Alpenwörter*, Bern, 1951, pp. 21, 55-56, et aussi Wartburg, op. cit., s.v.

⁴⁰ *Indogermanische Forschungen*, 18, 487-88. Voir Walde-Hofmann, s.v.

⁴¹ Walde-Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, tome II, 387, 442.

⁴² *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 46, 1914, p. 350.

⁴³ Cfr. G. Alessio, «Fitonimi mediterranei», *Studi etruschi*, 15, 1941, p. 221 ; A. Ernout, «Le vocabulaire botanique latin», *Revue de philologie*, 31, 1957, fascicule I^{er}, p. 192.

⁴⁴ Cfr. V. Bertoldi, *Mél. Boisacq*, I, p. 57, note 1 ; G. Alessio, op. cit., pp. 221-222. L'alternance vocalique *a/e* est effectivement typique du substrat méditerranéen.

⁴⁵ Voir J. Hubschmid, *Alpenwörter*, p. 21 et note 58 ; *Thesaurus Praeromanicus*, fascicule 2^e, Bern, 1965, pp. 106-107, où l'étymologie du nom des îles de Lérins proposée par G. Alessio est critiquée.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE

Nous nous sommes bornés à indiquer les ouvrages que nous avons trouvés les plus utiles pour établir l'étymologie des noms valdôtains du mélèze. D'autres indications bibliographiques peuvent se repérer dans le texte et dans les notes.

ALESSIO GIOVANNI, «La base preindoeuropea **parra* “roccia”», *Bollettino della società filologica friulana*. «*Ce fastu ?*», anno XIII, 1937, n. 3, pp. 85-94.

ALESSIO GIOVANNI, «Fitonimi mediterranei», *Studi Etruschi*, 15, 1941, pp. 177 *sqq.*

ANDRÉ JACQUES, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956.

BATTISTI CARLO, *Sostrati e parastrati nell'Italia preistorica*, Firenze, 1959.

BATTISTI CARLO, ALESSIO GIOVANNI, *Dizionario etimologico italiano*, Firenze, 1950-1957, 5 volumes.

BOISACQ EMILE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 4^e édition, Heidelberg, 1950.

BRÜCH JOSEPH, «Lat. *larix* “Lärche”», *Indogermanische Forschungen*, 41, 1923.

ÇABEJ EFREM, «Mundartliches aus Italien», *Glotta*, 25, 1936, pp. 50-57.

CARNOY ALBERT, *Dictionnaire étymologique du Proto-indo-européen*, Louvain, 1955.

CERLOGNE JEAN-BAPTISTE, *Dictionnaire du patois valdôtain*, réimpression anastatique, Aoste, 1995.

CHENAL AIMÉ ET VAUTHERIN RAYMOND, *Nouveau dictionnaire du patois valdôtain*, Aoste, 1968-1982.

DAUZAT ALBERT, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 1938.

DAUZAT ALBERT, DUBOIS JEAN et MITTERAND HENRI, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, 4^e édition, rev. et corr. par Albert Dauzat, Paris, 1983.

DEVOTO GIACOMO, *Avviamento all'etimologia italiana. Dizionario etimologico*, Firenze, 1967.

ERNOUT ALFRED, «Le vocabulaire botanique latin», *Revue de Philologie*, XXXI, 1957, fascicule I^{er}, pp. 183-200.

ERNOUT ALFRED et MEILLET ANTOINE, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots ...*, 4^e édition, Paris, 1959.

FAGGIN GIORGIO, *Vocabolario della lingua friulana*, vol. I, Udine, 1985.

FRISK HJALMAR, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960 *sqq.*

HUBSCHMID JOHANNES, *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs*, Bern, 1951.

HUBSCHMID JOHANNES, *Mediterrane Substrate*, Bern, 1960.

HUBSCHMID JOHANNES, «Vorrom. -anko in Appellativen und Namen», *Revue internationale d'onomastique*, 11, 1959.

HUBSCHMID JOHANNES, *Thesaurus Praeromanicus*, Faszikel 2, Bern, 1965.

HUBSCHMID JOHANNES, «Vorindogermanische und jüngere Wortschichten in den romanischen Mundarten der Ostalpen», *Zeitschrift für romanische Philologie*, 66, 1950, pp. 1-94.

JOKL NORBERT, «Beiträge zur albanesischen Grammatik», *Indogermanische Forschungen*, 40, 1912, pp. 192-210.

JUD JACOB, «Della storia delle parole lombardo-ladine», *Bulletin de dialectologie romane*, tome III^e, 1911, pp. 1-18, 63-86.

KRAMER JOHANNES, *Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen*, I^{er} volume (A-B), Hamburg, 1988.

KLUGE FRIEDERICH, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 19. Auflage bearbeitet von W. Mitzka, Berlin, 1963.

LAVOYER IVO, *Glossologie et Flore des Alpes*, Aoste, 1994.

LIDÉN EVALD, «Baumnamen und Verwandtes», *Indogermanische Forschungen*, 18, 1905-06, pp. 485-509.

MACHEK VÁCLAV, «Quelques noms slaves de plantes», *Lingua Posnaniensis*, II, 1950, pp. 145-161.

MERLO CLEMENTE, «Lessico etimologico del dialetto francoprovenzale di Val-tournanche (Aosta)», *Italia dialettale*, voll.: XX, pp. 135-185 (A-B); XXI, pp. 163-194 (C-D); XXII, pp. 1-34 (E); XXIII, pp. 1-42 (F-i); XL, pp. 70-110 (K-M); XLI, pp. 193-230 (N-R); XLII, pp. 249-299 (S-V).

MEYER-LÜBKE, WILHELM, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935.

OLIVIERI DANTE, *Dizionario etimologico italiano*, Milano, 1953.

PEDROTTI GIOVANNI et BERTOLDI VITTORIO, *Nomi dialettali delle piante indigene del trentino e della Ladinia dolomitica*, Trento, 1930.

PELLEGRINI GIOVAN BATTISTA, «Le denominazioni di alcune conifere nei dialetti friulani», in *Scritti in onore di Giuliano Bonfante*, vol. II^e, Brescia, pp. 605-638.

POKORNY JULIUS, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, tome I^{er}, Bern, 1959.

REICHELTE HANS, «Studien zur lat. Laut- und Wortgeschichte. I Teil», *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 46, 1914, pp. 309-350.

SALVIONI CARLO, «Noterelle varie», *Revue de dialectologie romane*, tome I^{er}, 1911.

STOKES WHITLEY, «Keltik etymologies», *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 9, pp. 86 *sqq.*

WALDE ALOIS, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, herausgegeben und bearbeitet von J. Pokorny, Berlin und Leipzig, 1927.

WALDE ALOIS et J.B. HOFMANN, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, fünften unveränderte Auflage, Heidelberg, 1982, vol. I^{er}.

WARTBURG WALTHER von, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn, puis Leipzig et Berlin, puis Basel, 1928 *suij.*

WHATMOUGH JOSHUA, «Lat. *larix* “larch”», *Indogermanische Forschungen*, 44, 1927, pp. 153-154.